



## Journal de la Société des Océanistes

134 | 1er semestre 2012

Restitution des têtes tatouées momifiées māori

---

# Prémices et prémisses des collectes missionnaires d'« idoles » en Polynésie centrale d'après les travaux récents de Steven Hooper et David Shaw King

Gilles Bounoure

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/6646>

ISSN : 1760-7256

### Éditeur

Société des océanistes

### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2012

Pagination : 147-154

ISBN : 978-2-85430-032-1

ISSN : 0300-953x

### Référence électronique

Gilles Bounoure, « Prémices et prémisses des collectes missionnaires d'« idoles » en Polynésie centrale d'après les travaux récents de Steven Hooper et David Shaw King », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 134 | 1er semestre 2012, mis en ligne le 12 juillet 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jso/6646>

---

# Prémices et prémisses des collectes missionnaires d'« idoles » en Polynésie centrale d'après les travaux récents de Steven Hooper et David Shaw King

par

Gilles BOUNOURE

Les autodafés et autres démonstrations rituelles par lesquelles, en peu de temps et à peu de frais, les envoyés de la *London Missionary Society* (LMS) et leurs *teachers* imposèrent leurs règles de vie chrétienne en Polynésie centrale sont des faits largement connus, en France notamment, missionnaires protestants et catholiques ayant aussi servi de porte-drapeaux dans la compétition entre impérialismes britannique et français pour la colonisation du Pacifique durant une large part du XIX<sup>e</sup> siècle. De ces guerres de religion – le deuxième terme étant celui-là même qu'utilisaient les Européens, le premier un mot qu'ils se sont ingéniés à enrober d'euphémismes (« œuvre civilisatrice », « pacification », « nettoyage », etc.), correspondant à autant d'entorses au « droit des gens » – ne subsistent positivement aujourd'hui que les vestiges matériels qu'ont bien voulu laisser sur place ou remporter avec eux les Occidentaux, documents d'archives et objets de musée. Telles sont les pièces que reconsidèrent deux études récentes consacrées à la LMS et aux « idoles » de Polynésie centrale, tantôt détruites, tantôt préservées de la destruction par les soins de ses envoyés.

Ces deux études, menées de façon séparée, n'ont ni la même ampleur ni le même objectif. En une douzaine de pages, l'article de Steven Hooper (2008) s'intéresse surtout au paradoxe de « la collecte comme iconoclasme ». Environ vingt fois plus long, le livre de David Shaw King (2011) s'attache principalement aux objets rapportés de Polynésie (et des îles Cook en premier lieu) par les émissaires de la LMS, ainsi qu'aux archives qui leur sont liées de près ou de loin. Du fait de sa brièveté, de la notoriété et de la position de son

auteur, il est probable que le premier de ces travaux touchera un public bien plus large que le second, dû à un amateur particulièrement éclairé mais extérieur à la communauté académique des Océanistes (comme l'était à sa façon James Hooper quand il initiait son petit-fils aux arts océaniques). Reste que ces deux études se complètent si remarquablement que les lecteurs concernés par ce domaine de recherche auront intérêt à s'y reporter conjointement.

Après avoir résumé le rôle des missionnaires de la LMS et de leurs associés dans l'évangélisation de la Polynésie, s'accompagnant de l'envoi en Angleterre de « témoins matériels de leurs succès », Steven Hooper s'attache à définir « la collecte comme forme d'iconoclasme » pour rendre compte de ce qu'il nomme « la préservation iconoclaste des idoles par les missionnaires de la LMS » dont il étudie ensuite deux groupes d'importance particulière, « les idoles de Pomaré » et « les dieux-bâtons de Rarotonga ». Il insiste à juste titre sur le caractère déterminant de l'envoi par Pomaré, en 1816, de ses « idoles familiales » aux missionnaires qu'il laissait libres de les « brûler » ou de les présenter aux « peuples d'Europe » pour leur faire « connaître les dieux ineptes de Tahiti », comme ils allaient le choisir pour en faire assez vite les fleurons du musée londonien de la LMS. Ainsi, « les idoles de la famille Pomaré » auraient été « les premiers objets religieux que la LMS envoya de Polynésie vers l'Angleterre. » Au passage, Steven Hooper s'intéresse au *fare atua* (ou « maison du dieu ») recueilli en 1823 à Tahiti par un associé de la LMS, George Bennet, et annonce une large enquête de Karen Jacobs sur les collectes de ce personnage,

dont elle devait livrer les premiers résultats à la *Pacific Arts Association* réunie aux îles Cook en août 2010.

S'il considère ensuite le sort réservé aux « dieux-bâtons de Rarotonga » (îles Cook), c'est à raison de leurs dimensions parfois spectaculaires et du réemploi qui a pu être fait des spécimens préservés de la destruction. De ces « immenses idoles », comme écrivait en 1837 Williams après les avoir observées et en avoir détruit un certain nombre sur place, la plus considérable qui ait été conservée, haute de 396 cm (et large de 65 cm avec son enroulement de tapa), constituait la pièce maîtresse du musée de la LMS, au centre duquel on l'avait érigée. Steven Hooper étudie les circonstances de collecte, de voyage et de conservation de cet exemplaire (aujourd'hui dans les collections du *British Museum*, Q78.Oc.845) et d'objets similaires, dont il note que les fragments les plus présentables (c'est-à-dire débarrassés de la « figure obscène » qu'offrait aux yeux de Williams et de ses associés le pénis formant leur extrémité inférieure) purent être utilisés dans la décoration « édifiante » d'églises ou de chapelles locales. En complément, Steven Hooper rappelle les principaux résultats de la grande étude (2007) qu'il a récemment consacrée à *A'a*, célèbre sculpture-reliquaire de Rurutu également collectée par les soins de la LMS en 1821. Comme pour les cas précédents, il lui semble que la logique ou la psychologie présidant à ces gestes de « préservation iconoclaste » n'était « pas contraire aux pratiques guerrières indigènes », et que le fait d'exposer ces objets « ne serait pas apparu comme totalement étranger à un public polynésien ».

Mais c'est en qualifiant cette logique d'« iconoclaste » que Steven Hooper semble un peu s'écarter de la belle rigueur historique caractérisant le reste de son étude. Des envoyés de la LMS, souvent recrutés dans les milieux populaires et conduits à se former « sur le tas », on ne saurait affirmer qu'ils étaient experts en théologie et familiers de l'histoire de l'Église au point de connaître les attendus du concile d'Hiéria (753) condamnant les images et les cultes auxquels elles donnaient lieu. Plus près de leur temps, l'histoire religieuse de l'Angleterre fut certes marquée par deux épisodes d'iconoclasme, le premier sous le règne du jeune Édouard VI, donnant le signal par ses *Injonctions* de 1547 au démantèlement des monastères et à la destruction des instruments du culte catholique – sans en rien conserver –, et le second, plus spontané,

d'origine puritaine et tout aussi destructeur, à partir de 1642, allant jusqu'à recommander la mort du roi « papiste », comme le faisait Milton dans son *Eikonoklastes* en 1649, en défense du régicide de Charles I<sup>er</sup> et en réponse à une *Eikon Basilikè* (*Image Royale*) exaltant ce dernier<sup>1</sup>. Mais il ne semble pas que ces Grandes Heures de l'iconoclasme anglican, dont Steven Hooper ne fait pas mention, aient servi de références aux missionnaires de la LMS, y compris dans leurs diatribes et leurs menées contre leurs concurrents et ennemis « papistes ».

Quant à un « iconoclasme » général de la LMS, ce qu'elle attendait pour sa propagande des illustrations peintes, gravées ou imprimées, ou même des objets « païens » qu'elle exposait dans son musée ou reproduisait dans ses publications, montre assez que ce point de doctrine n'y fut jamais envisagé ou discuté. Même si des travaux récents (que cite Steven Hooper, 2008, p. 122 n. 6) tendent à résumer sous le nom de « préservation iconoclaste » le processus (comme s'il était unique) à l'origine des collections existantes d'arts extra-européens (c'est-à-dire acquises sur les colonisés), on ne voit pas l'avantage intellectuel de cette dénomination nouvelle, selon laquelle, pour comprendre leur propre histoire, les Polynésiens dont il est question dans ces pages qui leur sont en principe destinées aussi (et qui devraient l'être prioritairement, selon divers vœux de la SdO), auraient à s'imaginer en chrétiens de Byzance ou en fidèles anglicans pris dans des querelles théologiques et politiques dont ils n'ont pu avoir notion que bien après l'arrivée des Blancs.

Quand il se détache de cette posture « hyper-savante » (et qu'on dirait « post-moderne » si elle n'avait pas déjà sévi chez les Byzantins et les scolastiques, tout comme l'« hypercritique »), Steven Hooper est parfaitement fondé à parler de « pratiques guerrières », tant elles paraissent partagées par les missionnaires de la LMS eux-mêmes. Leurs gestes de préservation sélective sont à comparer, sinon à ceux des chasseurs de grande vénerie exhibant dans leurs salles de réception ces têtes de cerf ou d'ours naturalisées précisément dénommées « massacres » (levées au premier nœud de gorge, disent les spécialistes, soit à peu près le traitement réservé à nombre de « dieux-bâtons de Rarotonga »), du moins à ce que la tradition occidentale enseigne du sort des « prises de guerre ». Pour ne pas remonter plus haut que la Rome républicaine, il y eut cette vente au profit de l'État et du peuple du butin et des prisonniers conquis sur les Sabins par les

1. Je remercie Christian Kaufmann et Philippe Peltier d'avoir attiré mon attention sur ce point d'histoire du protestantisme.

troupes de Publicola (505 avant notre ère), précédent assez fréquemment repris ensuite, l'habitude prise par les généraux victorieux d'accrocher dans leur demeure des armes prises à l'adversaire, voire des « objets d'art », au point qu'on fit reproche, au début du II<sup>e</sup> siècle, à de riches particuliers de les imiter pour s'attribuer grâce à l'exposition de tels objets des victoires imaginaires (détails généralement ignorés des historiens du « collectionnisme »), sans oublier cette « exposition publique permanente » que constituait à Rome la « tribune des rostres », alignement d'éperons arrachés à des navires ennemis, d'où, le plus officiellement du monde, les orateurs sortis du Sénat s'adressaient aux citoyens (voir en dernier lieu Humm, 2009).

Encore ne s'agissait-il généralement pas d'objets à caractère religieux ou sacré. C'est à Constantinople, et par décision même du fondateur de la nouvelle capitale de l'Empire rallié au christianisme, que les statues les plus célèbres d'Athènes, de Rome, et même du fameux temple de Diane à Éphèse, furent transportées pour orner non seulement l'hippodrome et d'autres monuments civils, mais aussi des édifices du culte chrétien. La basilique Sainte-Sophie s'orna longtemps de « quatre cent vingt-sept statues, ouvrages pour la plupart d'anciens maîtres grecs », comme s'en amusait Winckelmann. Ces « idoles païennes » constituaient autant de « trophées » propres à rehausser l'éclat du triomphe du christianisme, explique Eusèbe, évêque de Césarée, dans sa pieuse *Vie de Constantin*. À ce titre, de nombreux princes de l'Église tinrent à rassembler de fastueuses collections d'art « païen », à l'instar de celles d'Antoine Duprat, puis de Richelieu et de Mazarin, appliquant dans le domaine des objets ce qu'un auteur de ces temps-là, Vauquelin de La Fresnaye (1536-1607), recommandait dans celui de la poésie :

« Portez donc en trophée les dépouilles païennes /  
Au sommet des clochers de vos cités chrétiennes. »

Et telle était derechef l'idée du cardinal Stefano Borgia (1731-1804), devenu secrétaire à la Propagation de la Foi en 1770, quand il entreprit de constituer un musée à partir de pièces obtenues des missionnaires les plus lointains. Le fonds le plus ancien et le plus précieux du Musée missionnaire ethnographique du Vatican, créé en 1926, provient de ce *Museo Bоргiano de Propaganda Fide*, riche, par exemple, d'un manuscrit nahuatl de première importance pour l'étude du Mexique précolombien.

S'il est superflu d'ajouter des exemples contemporains, tels ces « drapeaux et bannières

pris à l'ennemi » ornant toujours la voûte de Saint-Louis des Invalides, monument officiel mi-guerrier mi-religieux dont l'esplanade reste occupée par des « canons pris à l'ennemi » qu'on faisait encore tirer solennellement il y a quelques décennies, c'est que les missionnaires de la LMS ont eux-mêmes très clairement désigné la logique qui les faisait agir. Elle apparaît jusque dans les textes que cite Steven Hooper (2008 : 124, 129, 130) et qui disent tout du caractère guerrier de leur entreprise. « Trophées du triomphe des Évangiles », « trophées de la victoire, les dieux des païens capturés (*sic*) dans cette guerre non sanguinaire », « leurs dieux, nous vous recommandons de ne pas les brûler mais de les envoyer comme captifs [*sic*] à la Société », écrivent respectivement Tyerman en 1823, Williams en 1837 et Threlkeld en 1821. De cette rhétorique militante toujours tendue vers la militaire, et qu'ils n'étaient bien sûr ni les premiers ni les derniers à mettre en œuvre, on trouvera nombre d'autres exemples dans les documents que reproduit et étudie le livre de D. S. King, non pas en tant que biochimiste réputé animant une importante unité de recherche publique aux États-Unis, mais toujours en homme de science. Lors de notre rencontre en septembre 2011, il se disait surtout heureux d'avoir retrouvé et publié dans ce volume des archives de la LMS ayant échappé jusqu'à présent aux chercheurs institutionnels.

Si son livre retient d'abord le regard par l'abondance et la qualité de ses illustrations, il n'est pas moins remarquable par la concision de son texte, présentant une somme étonnante d'informations sous forme de très brefs chapitres dont D. S. King a pesé chacun des mots et qu'il convient de lire de même. Sans jamais quitter son sujet comme on a été conduit à le faire ici à propos d'« iconoclasme », il montre en peu de pages (chap. 6, « Idol-Trophies and the LMS collections », pp. 53-67, ici pp. 56-57) que l'importation d'objets « païens » destinés à être montrés en Angleterre commença dès le retour en 1798 du *Duff*, le premier navire dépêché par la LMS dans le Pacifique, Wilson, son commandant, s'étant notamment vu offrir un costume complet de deuilleur par la femme de Pomaré, et que l'idée même d'exposer les « trophées » missionnaires avait été formulée explicitement trois ans plus tôt, lors des cérémonies de fondation de la LMS, tandis que le *Theological Miscellany* proposait dès 1787 de s'appuyer sur les « idoles » que le *British Museum* devait aux collectes de Cook et de ses compagnons pour « mettre en évidence... la dépravation ayant infecté » les Polynésiens.

Il fallut des années et maintes vicissitudes pour que ces projets élaborés en haut lieu

recueillent l'accord et la collaboration efficace des humbles missionnaires dépêchés dans les îles, et les difficultés qu'éprouva la LMS tant en Polynésie qu'en Angleterre même, où les guerres napoléoniennes avaient créé d'autres urgences, comptèrent sans doute beaucoup dans sa décision d'ouvrir son Musée londonien en 1814, et d'entreprendre de le remplir. On ne saurait résumer ici l'enquête menée par D. S. King sur ces premières collectes « pieuses », à Tahiti, Rurutu, Aitutaki, Atiu, Mauke, Mitiaro, Rarotonga et Mangaia. Très minutieuse et documentée, elle porte une attention égale aux circonstances historiques, aux objets et à leurs collecteurs, dont les déterminations diverses sont évoquées avec beaucoup de finesse. S'il semble, à les lire, que les missionnaires éprouvaient autant de répulsion que de fascination pour les « idoles », et peu d'envie de les collecter, il est probable, comme l'écrit D. S. King, qu'ils délèguèrent l'essentiel de cette tâche aux *teachers* locaux. Comme ceux-ci étaient de plain-pied avec les cultes et les usages qu'ils contribuaient à éradiquer, ils n'éprouvaient guère le besoin de les décrire ou de les expliquer, au contraire de ce qu'on aurait pu attendre de leurs patrons occidentaux établis en terre étrangère. Et de fait, les écrits missionnaires ne précisent que rarement le statut de ces « idoles » avant leur transformation soit en « trophées » soit en « aliments pour les flammes », selon l'expression de Williams qu'a choisie D. S. King pour intituler son ouvrage.

L'apport de ce livre étant très loin de se réduire à ce seul chapitre, il convient de le décrire dans son architecture, peut-on dire, puisqu'une travée centrale, consacrée aux objets collectés par la LMS et pourvue de près de 200 illustrations, s'y trouve précédée et suivie de deux collatérales à peu près de même longueur et largement illustrées l'une et l'autre. Succédant à la belle préface de David Attenborough, naturaliste et journaliste scientifique admiré en Grande-Bretagne comme le type même du « non professionnel » reconnu par les spécialistes, les sept chapitres composant la première partie de *Food for the flames* s'attachent successivement aux « sources » (pp. 1-6) dont disposaient les missionnaires pour prendre pied en Polynésie, aux « premières années de la LMS » (pp. 7-12, illustrations pp. 13-20), à « Viriamu » (pp. 21-24, illustrations pp. 25-26), c'est-à-dire Williams, personnage central de l'évangélisation et de la collecte, aux « missionnaires confrontés aux temples et aux idoles » (pp. 27-34, illustrations pp. 35-42), aux « matières des idoles, plumes, tapa, cordelettes de coco » (pp. 43-51), aux « idoles-trophées dans les collections de la LMS », chapitre déjà évoqué,

et enfin, avant un bref épilogue (pp. 85-88), aux « découvertes » résultant de cette recherche (pp. 69-83), développement le plus long et certainement appelé à davantage de discussions de détail que les précédents, ainsi qu'on en esquissera un exemple plus loin.

Dans la partie centrale (« Artefacts », pp. 89-141), on ne trouvera pas reproduits tous les spécimens aujourd'hui connus pour avoir été rapportés par les envoyés de la LMS, ni même les plus célèbres (près d'une dizaine manquent à l'appel), seulement ceux qui intéressent directement le propos de D. S. King, « idoles » de plumes (pp. 90-96), associées à du bois (pp. 97-98), ou en forme d'éventails et de chasse-mouches (pp. 99-112), « slab gods » et « staff gods » des îles Cook (pp. 113-126), figurations d'« Oro » (pp. 127-132) et objets divers complétant ces « trophées » (pp. 133-141). Des huit appendices constituant la dernière partie, le premier (pp. 142-147) étudie les « objets polynésiens disposés aux pieds de Williams sur l'aquarelle d'Anelay », point de départ qu'a donné D. S. King à son enquête. Le deuxième (pp. 148-156) reproduit « la relation par John Jefferson de sa visite à un marae à Oparé, Tahiti, le 3 octobre 1798 », parue dans le premier volume des *Transactions of the Missionary Society*. Le troisième (pp. 157-161) publie la correspondance inédite de Williams et Threlkeld adressée à la LMS en 1821 sur l'évangélisation de Rurutu. Le quatrième (pp. 162-164) reproduit une lettre de Bourne et de Williams d'août 1823 évoquant les fruits du voyage du navire missionnaire *Endeavour* en Polynésie centrale, et le cinquième (pp. 165-167) un extrait du journal de Williams et Bourne narrant l'évangélisation des îles Cook centrales en 1823.

Le sixième appendice, le plus long (pp. 168-188), retranscrit « More Joy for Christians », un texte manuscrit de Williams destiné à la propagande de la LMS et qui relate le voyage de l'*Endeavour* en juillet 1823, « comprenant principalement le récit par Papeiha [teacher originaire de Raiatea] de la conversion d'Aitutaki ». D. S. King a toute raison de s'enorgueillir d'avoir exhumé ce document tant son contenu, exceptionnellement précis et accablant pour les missionnaires, mérite d'être connu et étudié. Le septième (pp. 189-206) réunit divers documents relatifs aux collections de la LMS, la publication la plus détaillée qu'elle ait éditée pour son musée, une série de fiches établies par James Edge-Partington sur les objets déposés en 1890 au British Museum par cette société (et qui alimentèrent nombre de pages de son fameux *Album of weapons*, etc., 1890-1898, curieusement absent de la bibliographie de l'auteur qui le connaît

évidemment de longue date). Le huitième (pp. 207-210) recense « les termes polynésiens concernant les divinités et leurs images » dans les textes missionnaires, précieuse contribution à la critique interne de cette documentation historique. Une bibliographie et un index complètent l'ouvrage.

D. S. King ouvre et clôt son texte principal (pp. XII-XIII, 85 *sqq.*, voir aussi pp. 142 *sqq.*) sur l'examen d'une image déjà mentionnée, l'aquarelle d'un certain Anelay (1817-1883) diffusée en lithographie par la LMS, et où l'on voit le révérend Williams en pied, posant sur le pont d'un navire en vue d'une île, et désignant d'un regard et d'un index triomphants diverses « idoles-trophées » de Polynésie centrale disposées devant lui ou sous son bras. On ne saurait rien ajouter à son analyse très minutieuse de cette image composite, datable des années 1838-1840 et où il a su identifier et retrouver douze des quatorze objets figurés de façon plus fidèle que le reste. Si tel est le point de départ que désigne son livre à tant de recherches fructueuses, il n'échappe pas aux connaisseurs que D. S. King ne les aurait pas entreprises s'il n'avait été en possession d'un manche historié et « janiforme » de chasse-mouches des îles Cook centrales<sup>2</sup> (King 2011, pp. 78, 111, 144, 147), qui a figuré dans la splendide exposition organisée par Steven Hooper à Norwich et à Paris sur les objets polynésiens collectés entre 1760 et 1860 (2006, n° 215 p. 235). Désireux d'en connaître la provenance, il le reconnut parmi les « idoles » figurées aux pieds de Williams par Anelay, ce qui décida de la suite de son enquête.

Voilà qui explique également que son livre s'attache bien davantage à ce type d'objet qu'à d'autres relevant plus manifestement du sacré, et qu'il laisse de côté maints spécimens passés par les collections de la LMS, à l'instar de ceux que James Hooper acquit entre 1944 et 1949 directement auprès de cette société (Hooper 557<sup>3</sup>, 581, 603, voir Phelps, 1976 : 422-424). De l'ordonnement des illustrations formant la partie centrale comme du détail des chapitres qui la précèdent, se dégage cette thèse : éventails et chasse-mouches appartiendraient eux aussi à la

catégorie des « idoles », à considérer ce qui les rapproche, pour la forme, les matières et l'usage, des « dieux familiaux » dont ceux de Pomaré ne constituent qu'un type parmi d'autres qu'étudie finement cet ouvrage. Cette thèse vaudrait au moins pour les îles Cook centrales, étant donnée (p. 74) « *the importance of fans* » dans ces îles, « *in sharp contrast to the apparent unimportance or possibly even nonexistence of fans in the Societies and the Australs* ». D. S. King note cependant que les missionnaires et autres témoins occidentaux ont tendance à désigner éventails et chasse-mouches par des dénominations aussi floues qu'interchangeables. On ne lui contestera pas que ces objets avaient un certain caractère sacré, tenant à la fois à leur fonction pratique de culte rendu à la déesse Hygie et à leur fonction symbolique de matérialisation de l'autorité et du prestige, rarement profanes en Océanie comme ailleurs. Mais ce qu'il avance de leur répartition en Polynésie centrale, non sans arguments solides d'ailleurs, pourrait prêter à autant de discussions que la fameuse étude de Roger G. Rose (1979) tendant à restituer aux îles Australes les chasse-mouches « tahitiens », comme fut longtemps décrite la pièce à l'origine de ce livre.

Si ces travaux de Steven Hooper et de D.S. King mettent remarquablement en lumière l'activité paradoxale (mais non contradictoire) de collecte, de conservation et d'exposition des « idoles » par la LMS, reste à mieux connaître les voies moins pieuses ou plus séculières par lesquelles une bonne part de ces objets a été préservée des autodafés, pour servir, si l'on ose dire, de trophées « civils » ou de moyens d'échanges commerciaux. Pour ce qui est par exemple des « *staff gods* » de Rarotonga, on ne sait expliquer aujourd'hui ce qui a fait échapper soit à l'autodafé, soit à l'envoi au musée de la LMS, le beau fragment sculpté que le *Staatliches Museum für Völkerkunde* de Munich (voir K. Appel, 2005, pp. 166-167) tient de la collection de Christophe-Augustin Lamare-Picquot<sup>4</sup> (1785-1873, voir Lommel, 1960 ; Chaigneau, 1982 ; Ruth, 2007). Ce pharmacien, explorateur et naturaliste français semble s'être suffisamment enrichi aux îles Maurice et de la Réunion, entre 1820 et 1827,

2. « LMS 51 » (et numéros antérieurs de collection 16 et 302), hauteur 43,5 cm, acquis par le *British Museum* en 1911 comme d'autres pièces du dépôt effectué en 1890 par la LMS, puis cédé en 1971 par échange avec un marchand, vendu avec d'autres fleurons de la collection George Ortiz chez Sotheby's Londres le 29 juin 1978 (lot 207), adjugé à nouveau chez Sotheby's New York le 10 novembre 1987 (lot 105). Donnée comme « tahitien » dans chacune de ces ventes.

3. Le « *staff god* » Hooper 557 appartient aujourd'hui à la Tomkins Collection réunie par Victor Teicher, n° TC 4. Il s'agit évidemment du « LMS 39 » dont D. S. King reproduit la fiche due à Edge-Partington, p. 126 fig. 195, mais sans identifier l'objet. On relève aussi dans la notice de V.-L. Webb citée infra (p. 115) une confusion entre cet objet et le « LMS 40 », décrit par Edge-Partington (1890, pl. 25 n°6).

4. Toujours confondu par les archives nationales françaises (AJ/15/548, MNHN, dossiers nominatifs) avec son frère puîné François-Victor Lamare-Picquot (1787-1865) médecin qui, hormis un long service dans l'armée d'Italie, n'a jamais quitté la Normandie, n'a jamais visité l'Inde ni le Canada, etc.



PHOTOS 1 & 2. – « Staff god », Rarotonga, 147 cm. Vue générale et détail de l'extrémité supérieure (© Sotheby's)

pour parcourir le « Bengale » de l'époque, y réunir des spécimens de toute sorte, et revenir en France en 1830, fort d'une collection qu'il espérait vendre aux autorités. Elle fut exposée cette même année dans les locaux de la vieille Sorbonne, et décrite dans un rapport publié deux ans plus tard par la Société de Géographie (Bianchi *et al.*, 1832), malheureusement sans mention de ses objets océaniques. L'explorateur comptait certainement sur cette vente pour financer un nouveau voyage, mais ce n'est qu'entre 1842 et 1848 qu'il put mener ses campagnes d'exploration du Labrador et d'autres contrées alors mal connues d'Amérique du Nord.

Le manque d'intérêt du gouvernement de Louis-Philippe amena Lamare-Picquot à exposer ses trouvailles dans les palais impériaux de Vienne et de Presbourg (Bratislava), où, en 1840, elles finirent par attirer l'attention de Louis I<sup>er</sup> de Bavière qui en enrichit son musée de Munich, avec des descriptions du collectionneur qui ne disent rien (Lommel, 1960) des circonstances d'acquisition de ce fragment de « *staff god* », peut-être acquis sur les quais de Calcutta ou dans tel autre port de l'océan Indien où les navires marchands parcourant le Pacifique venaient commercer dans les années 1820. Le même mystère entoure un autre « *staff god* » apparu récemment sur le marché, exceptionnellement pourvu de son extrémité inférieure figurant un pénis et qu'il n'a pas semblé inutile de reproduire ici, un des « seize exemplaires complets aujourd'hui conservés dans des collections publiques ou privées », souligne Virginia-Lee Webb dans la longue notice qu'elle lui a consacrée à l'occasion de sa présentation en vente publique (Sotheby's Paris, 14 décembre 2011, lot 85, adjugé 228 750 euros). Les circonstances de sa collecte sont inconnues, et les archives publiées de la LMS ne disent rien de cet objet, probablement parvenu en Europe par des voies parallèles, tout comme le fragment conservé à Munich.

Il en va de même d'autres fragments dont la conservation s'explique mal, s'agissant d'extrémités inférieures de ces « *staff gods* » en forme de pénis dont la « figure obscène » offensait si fortement Williams et ses associés qu'ils auraient dû les détruire en premier. Sans être très nombreuses<sup>5</sup>, ces pièces tendent à montrer que les missionnaires et leurs *teachers*, alors seuls maîtres de ces objets, savaient parfois leur réserver un autre sort que l'autodafé ou l'exposition édifiante et pudibonde dans leurs chapelles ou leur

musée, selon l'alternative définie par Steven Hooper dans son article de 2008. Dans un texte précédent (2006 : 22-27), il caractérisait plus justement l'état d'esprit des missionnaires rapportant des « idoles » comme « *trophies* » en Europe où « *they functioned as performance indicators, to use the modern idiom, and as vehicles for fundraising campaigns* », et il tentait de distinguer les objets selon qu'ils avaient été collectés comme « *curiosities, trophies and souvenirs* », ce dernier type n'étant rapporté « *neither for its scientific value nor as a trophy* ». Dans quelle mesure et pour quelles raisons missionnaires et *teachers* ont toléré le départ et la circulation, en tant que « souvenirs », d'« idoles » de Polynésie centrale qu'ils auraient dû soit brûler soit séquestrer à l'instar des livres « mis à l'index », c'est à quoi les historiens des collections et ceux de la colonisation pourraient également s'intéresser.

#### RÉFÉRENCES CITÉES

- APPEL Michaela, 2005. *Ozeanien. Weltbilder der Südsee*, München, Staatliches Museum für Völkerkunde.
- BIANCHI, EYRIÉS, JOMARD, 1832 (25 février). Rapport sur la collection ethnographique de M. Lamare-Picquot, par une commission spéciale, Paris, *Bulletin de la Société de Géographie*, pp. 86-96.
- CHAIGNEAU Marcel, 1982. Christophe-Augustin Lamare-Picquot, pharmacien, naturaliste, explorateur, *Revue d'histoire de la pharmacie* XXIX, n° 252, pp. 5-26.
- HOOPER Steven, 2006. *Pacific Encounters. Art and Divinity in Polynesia 1760-1860*, London, The British Museum Press.
- , 2007. Embodying Divinity. The Life of A'a, *Journal of the Polynesian Society* 116 (2), pp. 131-179.
- , 2008. La collecte comme iconoclasme. La London Missionary Society en Polynésie, *Gradhiva* 7, pp. 120-132.
- EDGE-PARTINGTON James, 1890-1898. *An album of the weapons, tools, ornaments, articles of dress, etc. of the natives of the Pacific Islands*, Manchester, Issued for Private circulation by James Edge-Partington and Charles Heape, series I, II, III.
- HUMM Michel, 2009. Exhibition et « monumentalisation » du butin dans la Rome médio-républicaine, in Marianne Coudry et Michel Humm (éds), *Praeda. Butin de guerre et société dans la Rome républicaine-Kriegsbeute und Gesellschaft im republikanischen*

5. Par exemple Christie's Londres, 29 juin 1983, lot 75 (ancienne collection Ortiz), longueur 84,5 cm, Sotheby's New York 24 novembre 1992, lot 35, longueur 89,5 cm, Sotheby's New York 17 mai 2002, lot 369, longueur 82,6 cm. Le catalogue de cette dernière vente signale deux objets similaires au *Nationalmuseet* de Copenhague (sans référence) et à l'Otago Museum de Dunedin (Oldman 1943, n° 435).



- Rom, Stuttgart, Steiner, Collegium Beatus Rhenanus 1, pp. 117-152.
- KING David Shaw, 2011. *Food for the Flames. Idols and Missionaries in Central Polynesia*, San Francisco, Beak Press. xvi-224 pages, bibliographie, index, plus de 300 illustrations en couleur.
- LOMMEL Andreas, 1960. Die Südsee-Sammlung Lamare-Picquot im Staatlichen Museum für Völkerkunde in München, *Völkerkundliche Forschungen, Festschrift Heydrich* (Ethnologica N. F. 2), Köln, pp. 105-131.
- PHELPS Steven, 1976. *Art and Artifacts of the Pacific, Africa and the Americas. The James Hooper Collection*, London, Hutchinson.
- ROSE Roger G., 1979. On the Origin and Diversity of « Tahitian » Janiform Fly Whisks, in Sidney M. Mead (ed.), *Exploring the Visual Art of Oceania. Australia, Melanesia, Micronesia and Polynesia*, Honolulu, University of Hawaii Press, pp. 202-213.
- RUTH Manfred, 2007. Ein Leben mit Katastrophen. Der Naturwissenschaftler, Reisende, Sammler und Philanthrop Christophe-Augustin Lamarepicquot (1.10.1785-1.5.1873), in Markus Mergenthaler (ed.), *Exotische Welten. Aus den völkerkundlichen Sammlungen der Wittelsbacher 1806-1848*, Munich, Staatliches Museum für Völkerkunde, pp. 95-104.
- WEBB Virginia-Lee, 2011. Dieu-bâton, Rarotonga, îles Cook, Polynésie, *Arts d'Afrique et d'Océanie*, catalogue de la vente du 14 décembre 2011, Paris, Sotheby's, pp. 114-117.